Document généré le 25 avr. 2024 04:25

Séquences
La revue de cinéma

The Master
À la croisée des chemins
Le Maître, États-Unis, 2012, 2 h 17

Claire Valade

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67895ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2012). Compte rendu de [The Master : à la croisée des chemins / *Le Maître*, États-Unis, 2012, 2 h 17]. *Séquences*, (281), 52–53.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

The Master
À la croisée des chemins

Quel plaisir indescriptible que d'admirer le travail d'un cinéaste qui sait ce qu'il fait ! Quel plaisir rare, surtout. Si la plupart des films projetés dans nos salles sont corrects, honnêtes et généralement agréables, ils sont aussi trop souvent éminemment… oubliables. Mais rares, très rares sont les œuvres réalisées par des cinéastes qui possèdent une maîtrise telle de leur médium que chaque détail, chaque moment est à sa place, parfaitement calibré, rythmé, composé, au point de rendre l'œuvre transcendante. Paul Thomas Anderson est de ces artistes d'exception. Ses films, produits de façon éparse, font figure d'événements tant ils sont attendus et, surtout, tant ils comblent abondamment les attentes. ***The Master*** *en est l'exemple parfait.*

Claire Valade

Une énergie palpitante contenue dans l'espace entre deux corps

Dans ***The Master***, Paul Thomas Anderson (PTA pour les intimes) met en scène deux hommes s'affrontant dans un combat sans issue : le maître du titre et son disciple. Le premier, Lancaster Dodd, est un véritable *self-made man* dans la plus pure tradition américaine, charismatique *P.T. Barnum de la spiritualité* capable d'autant de truculence manipulatoire que son confrère circassien. Dodd s'est inventé de toutes pièces, s'imaginant incarner le nouvel *homme de la Renaissance* comme en témoigne sa façon faussement humble et désinvolte de présenter ses trop nombreux – et improbables – chapeaux («*I am a writer, a doctor, a nuclear physicist, a theoretical philosopher, but above all, I am a man, just like you*»). Le second, Freddie Quell, est un écorché vif, vétéran de la Seconde Guerre mondiale troublé et imprévisible. Au premier regard, à l'observer au contact des autres, il est évident que son instabilité asociale, probablement exacerbée irrémédiablement par son alcoolisme et sa participation aux combats du Pacifique, a des racines profondes. Entre les deux, une femme, Peggy Dodd, non pas objet du désir de chacun mais plutôt arbitre de l'affrontement, tantôt tentant d'alléger la douleur de vivre quasi inconsciente de Quell, tantôt préoccupée surtout d'assurer l'ascension de son mari.

PTA a construit autour d'eux un scénario en béton. Des plages du Pacifique à un passage désastreux dans un grand magasin, à une récolte non moins catastrophique dans les champs californiens, Freddie tombe entre les mains de Dodd comme un véritable cadeau de Dieu, guidé par le hasard vers le bateau de celui-ci après une errance indéterminée. PTA filme ce moment en un long plan-séquence au rythme implacable et au but limpide. À l'avant-plan, bien en foyer, Freddie, désormais chassé de partout, marche dans la nuit. L'air perdu, il avance pourtant d'un pas décisif, le long d'un quai. Au loin, des lumières floues scintillent contre le ciel nocturne et de la musique joyeuse monte dans la noirceur. Le foyer change momentanément. On distingue alors clairement des gens élégants dansant sur le pont du bateau. Subitement, Freddie descend d'une traite vers le navire, saute la balustrade et se réfugie dans les entrailles du bateau. Fin de la séquence. Lorsqu'il se réveillera des heures plus tard dans une cabine, Freddie aura oublié comment il a abouti là et il sera trop tard pour faire marche arrière, le bateau ayant déjà atteint la haute mer. Dodd l'accueille d'un ton chaleureux et jovial, trop heureux de se voir offrir sur un plateau d'argent un tel *cas* à soumettre à sa méthode, à son culte, *La Cause*.

Bien qu'on l'ait beaucoup dit inspirée de l'Église de Scientologie, PTA s'intéresse moins à cette *Cause* en tant que religion qu'en tant que ce qu'on qualifierait aujourd'hui de «démarche de croissance personnelle». La méthode de réflexion inventée par Dodd propose de plonger dans ses vies antérieures pour apaiser ses tourments spirituels. Le procédé est clairement proche du lavage de cerveau par ses questions identiques posées intensivement sans arrêt, ses gestes répétés sans cesse, heure après heure, jour après jour, jusqu'à en perdre tout sens de la réalité, du présent, de soi, pour atteindre une sorte de transe hébétée.

Inintéressé à faire le procès de Dodd, PTA préfère exposer, filmant sans répit les interrogatoires redondants et, surtout, cet inlassable va-et-vient d'une fenêtre à un mur imposé à Freddie. Le but avoué de ces exercices est d'accéder à son passé, mais ils débouchent surtout sur la frustration, la désorientation, le déséquilibre. Bien qu'il ne porte aucun jugement, PTA rappelle cependant plusieurs fois que Dodd invente et raffine son approche au gré de son inspiration, profitant de la vulnérabilité de ses sujets — dont *l'extrême* fragilité de Freddie — pour mieux asseoir ses théories, son emprise, son pouvoir. Et gare à ceux qui osent le remettre en question ! Dans deux scènes fort révélatrices, PTA laisse poindre un Dodd déstabilisé par les points soulevés d'abord par un sceptique puis par une fidèle. Le ton qui monte, les dialogues qui s'accélèrent et les mots évasifs choisis par Dodd indiquent clairement que l'embarras et la contrariété de celui-ci relèvent non pas de connaissances défaillantes, mais plutôt d'une incapacité à réagir pertinemment, puisque *La Cause* ne s'appuie sur aucun fondement scientifique sérieux.

Pour incarner tout cela ? Trois acteurs forment un triumvirat particulièrement puissant, dirigé avec une sublime assurance par PTA. Freddie est un homme visiblement brisé et Joaquin Phoenix illustre cet égarement avec une virtuosité aussi époustouflante que dérangeante, non seulement par son visage gris et ravagé, mais surtout par l'incroyable posture qu'il adopte : debout, mains sur les hanches, dos courbé. Tout est dans la manière dont il pose les mains sur ses hanches. Plutôt que de placer celles-ci fermement, doigts vers l'avant, dans une posture droite et solide, il tourne plutôt les poignets de manière à planter ses doigts vers son dos. Ceci force naturellement ses épaules à se tourner vers l'intérieur et, par conséquent, son dos à se voûter inconfortablement, lui donnant un air de vieillard prématuré. Pourtant capable de se tenir droit, Freddie semble toujours penché. C'est un homme déséquilibré, dans tous les sens du mot, et sa posture malaisée est un reflet physique du piteux état de son esprit.

Acteur fétiche de PTA, Philip Seymour Hoffman enfile la peau de Dodd avec un plaisir évident, lui donnant sa silhouette blonde tout en rondeur avec un charisme bon enfant contagieux qui cache bien sa personnalité de bonimenteur susceptible et manipulateur. Il crée un Dodd qui est le contraire absolu de Freddie : aussi rose et replet que Freddie est sec et maigre, aussi arrogant et sûr de lui que Freddie est fébrile et névrosé, opposant ses yeux pétillants et avides au regard sombre et angoissé de son disciple. Quant à Amy Adams, elle délaisse magistralement la gentille innocence de la mignonne *fille d'à côté*. Sous les traits en apparence anodins et effacés de Peggy, toujours stratégiquement installée en retrait, elle révèle des trésors effrayants de froideur, de détermination et de calcul. On se surprend même à se demander qui, des époux Dodd, a vraiment les choses en main.

Si le jeu des acteurs est plus grand que nature dans ***The Master***, c'est aussi vrai de la facture visuelle de l'œuvre. Elle a quelque chose d'opératique et de méditatif, non pas à la manière lyrique et fugitive d'un Malick, plutôt avec cette somptuosité majestueuse du 65 mm qui coupe le souffle. Dans cette forme grandiose et saisissante, étudiée dans les moindres détails par PTA, ***The Master*** évoque d'ailleurs un certain cinéma américain des années 50, celui des grands espaces et des grandes aspirations, comme ***Giant***, qui respire l'infini et l'intemporel même dans l'intimité. La composition minutieuse des plans est remarquable, à la manière de tableaux de grands maîtres. Même lorsque le plan ne montre que les deux hommes assis l'un en face de l'autre à un bureau, partageant un verre de cet effrayant tord-boyaux concocté par Freddie, le savoir-faire de PTA est remarquable : chacun de profil, Dodd à gauche, Freddie à droite, ne se regardant pas tout à fait, cadrés en plan américain, entourés d'ombre mais le visage éclairé d'une simple lampe de table donnant l'impression que la lumière émane d'eux — ou plutôt de cette énergie palpitante contenue dans l'espace entre leurs deux corps. Chaque plan, chaque mouvement est composé avec la même minutie, porté par l'enveloppante musique orchestrale de Jonny Greenwood — particulièrement les cordes, envoûtantes —, qui donne une envergure symphonique à ces images somptueuses.

Paul Thomas Anderson est l'homme des grands rêves de l'Amérique, dans toute leur splendeur comme dans leurs promesses brisées, exemplifiées par d'innombrables contrastes. Dans ***The Master***, à l'instar de son éblouissant ***There Will Be Blood*** (2007), il explore à nouveau la notion du pouvoir à l'américaine. Mais s'il s'intéressait à celui de l'or noir et du capitalisme pur dans l'œuvre précédente, il se penche cette fois-ci sur une forme de pouvoir infiniment plus complexe parce que bien plus insaisissable, celle du pouvoir moral et spirituel. Les armes sont pourtant les mêmes, aussi profondément paradoxales qu'indissociables les unes des autres : vérité et mensonge, rêve et illusion, foi et fanatisme, confiance et crédulité, loyauté et dépendance, pensée humaine et instinct animal, force de persuasion et force brute. Le monde que PTA nous présente ici — celui de l'après-guerre, aussi rempli d'espoir que de désenchantement — est un monde en déséquilibre à la croisée des chemins. Et les hommes qui le peuplent se tiennent debout à ce carrefour, face à un avenir qu'ils sont libres de dessiner à leur guise —, ou auquel ils ne peuvent plus que se soumettre.

■ **LE MAÎTRE** | États-Unis 2012 — **Durée :** 2 h 17 — **Réal. :** Paul Thomas Anderson — **Scén. :** P.T. Anderson — **Images :** Mihai Malaimare Jr. — **Mont. :** Leslie Jones, Peter McNulty — **Son :** Christopher Scarabosio, Mark Ulano, Matthew Wood – **Dir. art. :** Jack Fisk — **Cost. :** Mark Bridges — **Mus. :** Jonny Greenwood — **Int. :** Joaquin Phoenix (Freddie Quell), Philip Seymour Hoffman (Lancaster Dodd), Amy Adams (Peggy Dodd) — **Prod. :** P.T. Anderson, Daniel Lupi, JoAnne Sellar, Megan Ellison — **Dist./Contact :** Séville.

Photo : Le cinéma des grands espaces et des grandes aspirations